

DOSSIER DE PRESSE — PARUTION
OCTOBRE 2026

LA NUIT EST UN JOUR COMME LES AUTRES

MAX TORREGROSSA

Roman — Vérone éditions



« Je ne suis qu'une grève qui attend
la vague. »

PREMIÈRE PARTIE, CHAPITRE 4

VÉRONE ÉDITIONS · 75 BOULEVARD
HAUSSMANN · 75008 PARIS
EDITIONS-VERONE.COM

Deux femmes, une seule nuit

Une assistante de rédaction parisienne rongée par l'insomnie. Une patronne de restaurant face à l'océan, rongée par la colère. Elles ne se connaissent pas — et pourtant, une nuit, la première rêve de la seconde. À moins que ce ne soit l'inverse.

Premier roman de Max Torregrossa, critique d'art, *La nuit est un jour comme les autres* est un roman de l'intériorité construit en miroir : deux narratrices anonymes, deux voix qui se répondent, se cherchent et se contaminent, jusqu'à ce que chacune parte, en train ou en songe, à la recherche de l'autre.

Dans une langue classique assumée — ample, ironique, nourrie de Proust, Virginia Woolf, Borges et Kerouac —, le livre traverse des sujets d'aujourd'hui : l'insomnie et la dépendance aux anxiolytiques, le harcèlement au travail, la santé mentale, le deuil des mères et la transmission entre femmes. Sans pathos, avec la froideur clinique et le lyrisme retenu d'un regard formé devant les tableaux.

FICHE D'IDENTITÉ

TITRE	La nuit est un jour comme les autres
AUTEUR	Max Torregrossa
GENRE	Roman — littérature française contemporaine
ÉDITEUR	Vérone éditions, Paris
PARUTION	Octobre 2026 — en librairie le 15 octobre
FORMAT	Broché, 420 pages, trois parties, 32 chapitres
ISBN	979-10-423-1687-7
PRIX	32,50 €

SOMMAIRE

01	Le livre — résumé	3
02	Pourquoi ce livre — cinq raisons d'en parler	4
03	Trois parties, deux voix — structure et personnages	5
04	Les thèmes	6
05	L'œil du critique — le Chardonneret de Fabritius	7
06	Extraits	8
07	Entretien avec l'auteur	10
08	L'auteur	11
09	Pistes pour les rédactions	12
10	Informations pratiques et contacts	13

EN UNE PHRASE

Un roman hypnotique sur l'insomnie, le deuil des mères et le vertige d'être quelqu'un d'autre.

Résumé

Elle vit à Paris, entre un bureau où une cheffe toxique la harcèle, un appartement verrouillé sur ses rituels et des nuits qu'elle traverse à coups de gouttes comptées une à une. Solitaire, ironique, d'une érudition d'archiviste, elle attend depuis l'enfance le retour d'une vague mystérieuse entrevue un été sur une île grecque — persuadée que « la nuit est un jour comme les autres », qu'on peut y vivre autant que dans la lumière.

Une autre femme, à l'autre bout du pays, tient un restaurant réputé face à l'océan. Héritière d'une lignée de patronnes, fille d'une mère éblouissante et absente, elle ne tient debout que par la colère, les anxiolytiques et l'amour rugueux de ses enfants.

Un soir, après s'être regardée dans un miroir, la première rêve de la seconde — à moins que ce ne soit l'inverse. De rêve en rêve, leurs deux existences se répondent, se cherchent, se contaminent, jusqu'à ce que chacune parte, en train ou en songe, à la recherche de l'autre.

Un roman hypnotique sur l'insomnie, le deuil des mères et le vertige d'être quelqu'un d'autre.

LA PHRASE-TITRE

« Je fus convaincue que reviendrait cette vague et même si c'était dans le sommeil et le rêve, il fallait que je me prépare et sois prête, la nuit étant un jour comme les autres. »

Première partie, chapitre 4

TROIS SENS D'UN TITRE

- **La nuit comme seconde vie.** Pour ces insomniaques médicamenteuses, la nuit n'est pas une parenthèse mais un territoire habité, « cette autre sorte de jour ». Le rêve y a la même dignité que la veille.
- **Deux femmes, jour et nuit l'une de l'autre.** Si la nuit vaut le jour, la vie rêvée vaut la vie vécue — et aucune des deux narratrices n'est plus « réelle » que l'autre.
- **Une mélancolie de la répétition.** « Comme les autres » dit aussi l'usure : des nuits qui se suivent, comptées goutte à goutte, jusqu'à ce que la vague vienne rompre la série.

Cinq raisons d'en parler

01

Une construction en miroir

Deux narratrices dont chacune est peut-être le rêve de l'autre. La deuxième partie du roman se déroule tout entière « dans » une nuit de la première narratrice ; la troisième fait alterner les deux voix jusqu'à un dénouement qui ne tranche pas.

Laquelle des deux est réelle ? La question — borgésienne, discutable à l'infini — fait du livre un objet idéal pour les clubs de lecture et les libraires.

02

Des sujets d'aujourd'hui, sans pathos

L'insomnie chronique et la vie sous benzodiazépines, le harcèlement hiérarchique dans une rédaction, la dépression, l'hospitalisation psychiatrique, le deuil des mères : autant de sujets de société traités avec une froideur ironique et clinique, à mille lieues du témoignage. L'émotion y est toujours « circonscrite et isolée en un lieu étanche » — ce qui la rend d'autant plus contagieuse.

03

Une langue classique assumée

Passé simple, imparfait du subjonctif, phrase longue à incises et parenthèses, vocabulaire rare : à rebours des proses minimalistes, le roman revendique une écriture d'architecte. Ses interlocuteurs s'appellent Proust, Virginia Woolf, Borges, Kerouac, Valéry, Dante, Whitman ou Virgile — convoqués non comme ornements, mais comme des voix avec lesquelles les narratrices dialoguent.

04

Un critique d'art passé à la fiction

Max Torregrossa écrit depuis des années sur la peinture et les expositions. Son premier roman est traversé par des tableaux — le *Chardonneret* de Fabritius, Giotto, le Caravage, Fra Angelico — qui ne servent pas de décor mais de structure du regard. Rare parmi les primo-romanciers de la rentrée, il peut parler de ces œuvres de l'intérieur, et de ce que le regard du critique devient quand il se fait regard de romancier.

05

Un roman de Paris et de l'océan

Paris y est arpenté en topographe amoureux — la fontaine Médicis, le Luxembourg, la rue Guynemer, Montparnasse, le faubourg Saint-Germain, la station Duroc qui se lit « Kerouac ». Face à lui, un village du littoral atlantique du Sud-Ouest, jamais nommé, sa plage immense et sa maison à colonnade. Deux géographies, deux femmes, deux vies : le livre est aussi un roman de flânerie et de paysage.

POUR LES LIBRAIRES

Un roman pour les lecteurs de *Mrs Dalloway*, de Sebald et de Modiano ; pour ceux qui aiment qu'un premier roman prenne des risques formels ; pour tous ceux qui ont déjà compté les heures à trois heures du matin.

Trois parties, deux voix

Première partie — La Parisienne

(CHAPITRES 1 À 10)

Une femme célibataire, grande, méticuleuse, assistante dans une entreprise de presse. Sa cheffe, désignée par la seule initiale M., l'humilie en réunion ; elle observe la comédie du bureau avec une lucidité d'entomologiste. Insomniaque, elle compte tout — les gouttes, les pas, les stations de métro. Fille d'un père latiniste et d'une mère angliciste, elle attend depuis l'enfance le retour de la « vague ». Un soir, après avoir croisé son reflet dans un miroir, elle fait « un rêve d'une extraordinaire précision ».

Deuxième partie — La Patronne

(CHAPITRES 11 À 19)

Changement complet de « je », sans transition : le rêve est raconté de l'intérieur, comme une vie entière. Une autre femme dirige un restaurant familial réputé face à l'océan. Insomniaque elle aussi, mais rongée par la colère, héritière d'une grand-mère légendaire et d'une mère éblouissante qui l'a abandonnée. La Maison la dévore ; un séjour en établissement psychiatrique — « le temps de la hache » — et la lettre d'un ancien amant lui renvoient une image d'elle qu'elle ne veut pas voir.

Troisième partie — Les vies croisées

(CHAPITRES 20 À 32)

Les chapitres alternent désormais entre les deux femmes, chacune persuadée que l'autre existe « de l'autre côté » du sommeil. La Parisienne part sur la côte atlantique chercher la maison de son songe ; la Patronne prend le train pour Paris. Les signes de contamination se multiplient — un livre de Kerouac, un miroir, une cousine cherchée rue Guynemer, la fontaine Médicis — jusqu'à un dénouement qui laisse délibérément le lecteur entre les deux versants du miroir.

LES LIEUX

Paris : le faubourg Saint-Germain, Montparnasse, le jardin du Luxembourg et la fontaine Médicis, la rue Guynemer, la station Duroc. **L'océan** : un village du littoral atlantique du Sud-Ouest, jamais nommé, sa plage en arc de cercle et sa maison à colonnade. **La mémoire** : une île du Dodécanèse, la Provence, la Toscane, Londres.

PERSONNAGES

Autour de la Parisienne

- **La narratrice**, jamais nommée — assistante dans une rédaction parisienne.
- **M.**, la cheffe toxique, surnommée « peau de chèvre » ; **Bruno**, le rédacteur en chef qui commence à percer l'imposture.
- **Le père**, latiniste et traducteur de Virgile, disparu ; **la mère**, professeure de littérature anglophone, d'origine provençale ; **le frère**, magistrat, et sa femme **Ariane**.
- **Nadia**, jeune mère solaire rencontrée au « petit parc », mère de Virgile ; **Sabine**, collègue des RH fanatique de parachutisme ; **Monsieur Bernard**, vieux voisin de table du bistrot.

Autour de la Patronne

- **La narratrice**, jamais nommée — patronne d'un restaurant familial face à l'océan.
- **La grand-mère**, « la grande patronne », ancienne danseuse devenue cuisinière légendaire ; **Irène**, la plus ancienne employée.
- **La mère**, beauté insouciant et absente — « un animal », selon la grand-mère ; **le père**, doux et alcoolique, disparu.
- **Le fils**, chef de cuisine taciturne ; **la fille**, mère de famille au caractère d'acier ; **Béatrice**, la cousine parisienne, ancienne professeure de littérature comparée, rue Guynemer.

Ce dont parle le roman

La nuit, l'insomnie et la vie chimique du sommeil

Thème matriciel : les deux narratrices dorment peu et mal, malgré les gouttes comptées et les comprimés. Rituels du coucher, lectures nocturnes, réveils à trois heures — la nuit est décrite comme une existence à part entière, « un tiers de mon existence », dont les jours ne seraient que « des entractes ».

Le rêve, le double et l'identité

Rêve emboîté, « diplopie existentielle », miroirs qui multiplient les visages, métempsychose : le roman pose jusqu'à sa dernière ligne la question d'être quelqu'un d'autre tout en restant soi-même. « À force de se regarder vivre, on finit toujours par voir quelqu'un d'autre. »

Les mères

Deux mères inversées — l'intellectuelle pudique et présente, la solaire et absente — et, derrière elles, une lignée de patronnes, de tantes, de grands-mères. Le livre est une méditation sur la transmission entre femmes et sur le deuil, décrit sans pathos comme « une disparition plutôt qu'une perte ».

Le travail qui dévore

Deux visages de l'aliénation : la manipulation hiérarchique et les colères feintes d'une cheffe dans un open space ; et le restaurant-Moloch qui « consume entièrement » la vitalité de sa patronne, « hébétée, droguée, soumise » au rythme des services.

La solitude et la santé mentale

Célibat choisi ou subi, crises d'angoisse comparées à des « vagues scélérates », TOC du comptage, séjour en établissement spécialisé : le roman regarde la souffrance psychique en face, avec une exactitude froide, sans jamais en faire un spectacle. Le dernier mot du livre est « seule ».

La littérature comme refuge et comme monde

Les livres sont partout : viatiques nocturnes, cadeaux rituels, antalgiques, clefs de l'intrigue. *Sur la route* de Kerouac relie les deux femmes ; *La Divine Comédie* ouvre un réveillon ; Valéry ferme le livre. L'érudition n'est jamais décorative : elle est la matière même dont ces vies sont faites.

LES LIVRES DANS LE LIVRE

Virgile (l'*Énéide*, les *Bucoliques*) · Whitman · Keats · T. S. Eliot · Virginia Woolf (*Mrs Dalloway*) · Joyce · Dostoïevski · Boulgakov · Borges (« *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius* ») · Dante · Kerouac (*Sur la route*) · Pouchkine · Valéry (*Le Cimetière marin*) · Celan · Lampedusa · Shakespeare · Hérodote · Mistral (*Mirèio*) · Proust — et, en filigrane, Sylvia Plath et Camus.

Le Chardonneret de Fabritius



CAREL FABRITIUS, *Le Chardonneret*, 1654 —
HUILE SUR BOIS, 33,5 × 22,8 CM —
MAURITSHUIS, LA HAYE (DOMAINE PUBLIC)

Un petit oiseau attaché par une chaînette à sa mangeoire, sur un mur baigné de lumière claire. Peint à Delft en 1654 par Carel Fabritius, élève de Rembrandt et, dit-on, l'un des maîtres de Vermeer, *Le Chardonneret* est l'une des rares œuvres qui ont survécu à l'explosion de la poudrière de Delft — la même qui tua le peintre à trente-deux ans.

Dans le roman, une reproduction à la taille originale du tableau est accrochée près de la fenêtre de la narratrice parisienne, achetée à la boutique du musée de La Haye lors d'un voyage du comité d'entreprise. Elle qui a les oiseaux en aversion l'a voulue chez elle comme « antidote » — sans espérer se mettre à les aimer, mais pour cesser de s'en défier. L'oiseau assiste depuis des années à ses rituels du coucher : les gouttes comptées, le livre ouvert à la page cornée, la lumière éteinte. Il « reste sur le mur et le matin je le retrouve à cette même place, baignant toujours dans la tendre lumière de Delft ».

Métaphore filée de la vie maintenue au bout d'une chaîne, de la beauté qui subsiste dans une lumière intacte après la catastrophe, le tableau donne au roman sa clef picturale : une existence minuscule, enchaînée à son perchoir, et pourtant « autrement vivante que si elle était de chair et de plumes ».

UN ANGLE POUR LA PRESSE CULTURELLE

Max Torregrossa est critique d'art : il peut raconter le *Chardonneret* — sa facture, sa survie, sa fortune littéraire — et le lire comme un romancier. Une lecture croisée peinture/roman, un « tableau commenté » en radio ou en vidéo, une chronique « le roman raconté par ses tableaux » (Fabritius, Giotto, le Caravage, Fra Angelico) sont possibles sur demande.

Dans le texte

« Encore une fois ce matin, à la réunion de service, elle a voulu me faire passer pour une idiote. C'est la troisième fois en quatre semaines qu'elle se fiche ouvertement de moi devant l'équipe. Tout le monde sait pourtant que c'est elle l'incompétente, qu'elle ne connaît correctement aucun dossier relevant de son service et que son seul, mais remarquable savoir-faire, est de dresser les uns contre les autres et d'apparaître auprès du rédacteur en chef comme étant capable de faire donner le meilleur de chacun pour le bien de l'entreprise. Foutaises évidemment que tout ça ! »

INCIPIT — PREMIÈRE PARTIE, CHAPITRE 1

« Le matin, je me lève presque toujours douloureusement, épuisée par ma nuit et une lutte que je perds chaque fois ; je l'accepte cependant volontiers parce que mes nuits sont des lieux où je me trouve sans le dictamen de ma conscience et parce que j'y demeure à peu près un tiers de mon existence. Je ne pourrais certes pas en dire autant de mes jours qu'il m'arrive de considérer parfois comme de simples extensions de mes nuits, voire même comme des entractes. »

PREMIÈRE PARTIE, CHAPITRE 1

« Avant de me coucher, je regarde en les comptant les gouttes tomber et se diluer dans l'eau de mon verre, ensuite je le bois et souvent je compte aussi mes gorgées. C'est évidemment moins important que de compter les gouttes, mais pour moi, c'est presque aussi nécessaire et comme tout finit par être juste, je peux alors me mettre au lit et commencer cette autre sorte de jour qu'est la nuit. »

PREMIÈRE PARTIE, CHAPITRE 2

« Comment faire comprendre à quelqu'un d'aussi vivant que Nadia, dont j'admire la surdité et l'aveuglement, qu'en ce qui me concerne, j'ai moins l'impression de vivre que d'exister, précisément parce que je vois très bien et que j'entends parfaitement. C'est la nuit que j'essaie de vivre en me privant de mes sens grâce aux gouttes que je compte et aux comprimés que je prends. Et chaque matin, lorsque le doute revient avec la lumière qui traverse mes yeux et les sons qui frappent mes tympans, je cesse de vivre et commence à exister de nouveau, voilà notre différence. »

PREMIÈRE PARTIE, CHAPITRE 6

Dans le texte (suite)

« Où avais-je bien pu lire que la copulation comme les miroirs étaient monstrueux parce qu'ils multipliaient le nombre des hommes... Uqbar... peut-être. Enfin, je m'endormis et cette nuit-là, mon rêve fut différent de mes autres rêves ; un rêve d'une extraordinaire précision. »

PREMIÈRE PARTIE, CHAPITRE 10 — DERNIÈRES LIGNES

« La réalité, c'est que cette Maison m'anéantit. Ce restaurant consume entièrement ma vitalité, je m'en rends compte, ne me laissant chaque jour que la dose strictement nécessaire pour que je ne m'éteigne pas complètement. Ce sont mes clients qui me la fournissent cette dose, midi et soir, et s'ils apprécient ce que je fais pour eux, s'ils le disent et le répètent lorsque je les raccompagne quand ils sortent de chez moi, ils ne savent pas, ils n'imaginent pas, que depuis des années, ils me font marcher au bord d'un abîme, hébétée, droguée, soumise à leurs envies, à leur satisfaction, dépendante de cette décharge d'adrénaline que sont les services. »

DEUXIÈME PARTIE, CHAPITRE 13

« Installée dans ce vieux canapé, je m'étais retrouvée face à l'océan dont l'étendue ne me laissait pas d'autres choix que de le regarder et l'écouter. Peu à peu l'effet hypnotique de cette uniformité scintillante se fit sentir et je me laissais glisser dans cette immensité imperceptiblement mouvante, oubliant les abîmes qui étaient en moi, me forçant à me tenir dans un équilibre précaire sur les berges escarpées de mon existence. »

DEUXIÈME PARTIE, CHAPITRE 16

« Tu sais, à force d'être son propre spectateur, à force de se regarder vivre, on finit toujours par voir quelqu'un d'autre. Au début ça soulage, puis on ne se reconnaît plus du tout. »

BÉATRICE — TROISIÈME PARTIE, CHAPITRE 28

« Sans le moindre doute, je suis ce dont je me souviens. »

TROISIÈME PARTIE, CHAPITRE 30

« La nuit n'est pas une parenthèse »

Vous êtes critique d'art. Comment passe-t-on du commentaire d'exposition au roman ?

C'est le contraire, j'ai toujours lu abondamment et le goût de l'art est venu après mes lectures. L'art est la continuation de la vie par d'autres moyens, mais le roman, c'est une autre forme d'existence. Les deux vont ensemble. Je pense par ailleurs que la vie dans les romans est plus authentique que celle de tous les jours.

Pourquoi deux narratrices sans nom ?

Parce que nommer c'est déjà expliquer. Et puis le livre repose sur une hésitation : laquelle des deux rêve l'autre ? Si je les avais nommées, le lecteur aurait aussitôt choisi son camp. Leur anonymat les rend interchangeables, et c'est exactement ce que je voulais

D'où vient le titre ?

D'une phrase de la première narratrice, qui décide de se tenir prête au retour d'une vague entrevue dans l'enfance,, « même si c'était dans le sommeil et le rêve, la nuit étant un jour comme les autres ». Pour quelqu'un qui dort mal, la nuit n'est pas une parenthèse, c'est une part importante de la vie, un territoire où l'on habite vraiment. Le titre dit cela et peut-être aussi le contraire : que ce sont les jours qui sont des nuits...

L'insomnie, les anxiolytiques, la dépression : des sujets intimes, que vous traitez avec une froideur presque clinique.

Ces femmes comptent leurs gouttes comme d'autres comptent leurs pas ; elles décrivent leurs crises d'angoisse avec l'exactitude d'un rapport d'autopsie. C'est cette précision qui m'intéressait, pas l'épanchement. Je crois que l'émotion arrive mieux quand elle est tenue à distance, circonscrite. Elle est comme le soleil : on ne peut pas la voir en face directement.

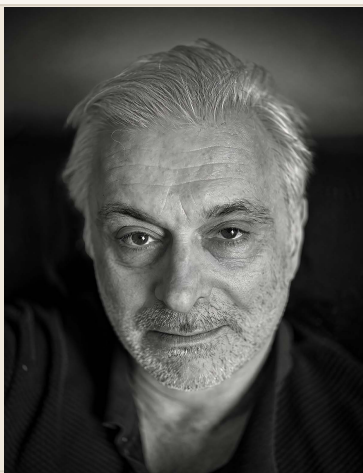
Votre phrase est longue, classique, pleine de subjunctifs imparfaits. Un choix à rebours de l'époque ?

Mais non ! La langue française est ce qu'elle est ! Utiliser tout ce qu'elle nous permet, c'est avoir sous la main toutes les couleurs de la palette. Et puisque vous dites « à rebours » et bien j'assume et je me sens proche de Jean des Esseintes, le personnage de Huysmans (dans son livre *À rebours*). Plus pratiquement, une phrase peut être un véritable lieu à habiter, Proust ou Woolf nous l'ont appris.

Et le Chardonneret de Fabritius ?

C'est le tableau que j'aurais aimé voir peindre. Un oiseau à sa mangeoire, survivant d'une explosion qui a tout emporté, y compris son peintre — et pourtant baigné d'une lumière parfaitement intacte. Ma narratrice, qui a horreur des oiseaux, l'a accroché près de sa fenêtre comme un antidote. Il la regarde compter ses gouttes tous les soirs.

Max Torregrossa



EN LIGNE

Culturissime — la newsletter
maxtorregrossa.substack.com

Instagram et Facebook : Max
Torregrossa

Max Torregrossa est critique d'art. Il vit près de Paris. La nuit est un jour comme les autres est son premier roman.

Depuis plusieurs années, il écrit sur l'art contemporain, les expositions, la photographie et l'histoire du paysage. Il a fondé et anime **Culturissime**, newsletter indépendante consacrée à la critique d'art — textes, brèves sur les expositions à ne pas manquer, entretiens avec des artistes et des commissaires, podcasts. Sa promesse : « une balade sans destination » dans le monde de l'art, sans jargon, sans algorithme et sans publicité déguisée.

Lecteur des classiques européens et russes, amateur d'opéra, de danse et de musique, il s'intéresse de longue date aux liens entre peinture, paysage et récit — ce que raconte un tableau quand on cesse de le décrire pour le regarder vivre. Ce regard nourrit directement la texture de son premier roman, où Fabritius, Giotto, le Caravage et Fra Angelico côtoient Proust, Woolf, Borges et Kerouac.

Il travaille actuellement à un second roman.

CE QUE L'AUTEUR PEUT PROPOSER AUX RÉDACTIONS

- Entretiens en presse écrite, radio, podcast ou vidéo — à Paris ou à distance.
- Lectures d'extraits, à deux voix si possible (les deux narratrices).
- Un texte inédit sur le *Chardonneret* de Fabritius ou sur « le roman raconté par ses tableaux ».
- Une tribune sur le passage de la critique d'art à la fiction, ou sur l'écriture de la nuit.

Des angles selon vos pages

Pages livres et critique littéraire

Le retour d'une langue classique chez un primo-romancier ; le dispositif bourgeois du double (« laquelle des deux rêve l'autre ? ») ; la filiation Woolf – Proust – Sebald – Modiano ; *Sur la route* de Kerouac comme négatif exact d'un roman de l'immobilité.

Société, psychologie, santé

L'insomnie chronique et la vie sous benzodiazépines racontées de l'intérieur ; le harcèlement hiérarchique dans une rédaction ; la dépression, le séjour psychiatrique et le retour à la vie ordinaire — sans témoignage ni pathos, par la fiction.

Culture, arts et patrimoine

Un critique d'art passé au roman ; le *Chardonneret* de Fabritius et l'explosion de Delft ; le roman « raconté par ses tableaux » (Giotto, le Caravage, Fra Angelico) ; la fontaine Médicis et le Luxembourg comme personnages.

Pages féminines et société

Deux femmes, quatre figures de mères, une lignée de patronnes : la transmission entre femmes, la maternité blessée, la solitude choisie, la colère comme moteur et comme poison.

Radio et podcasts

Une prose faite pour être lue à voix haute : extraits courts (la phrase-titre, les gouttes comptées, l'océan hypnotique), lecture à deux voix, entretien sur la nuit comme territoire. L'auteur pratique lui-même le podcast pour Culturissime.

Presse régionale

Paris et Île-de-France : un roman du 6^e et du 7^e arrondissement — Luxembourg, fontaine Médicis, rue Guynemer, Montparnasse, station Duroc ; un auteur de Levallois-Perret. **Sud-Ouest atlantique** : un village du littoral, sa plage en arc de cercle, un restaurant familial réputé, la « Maison » qui dévore sa patronne.

Libraires et clubs de lecture

Trois questions pour lancer la discussion : laquelle des deux femmes est réelle ? Que change le fait que le dernier chapitre revienne à la Patronne ? Quel rôle joue le miroir offert au chapitre 10 ?

CALENDRIER

- Septembre 2026 — envoi du service de presse, épreuves numériques disponibles.
- 15 octobre 2026 — mise en vente en librairie.
- Octobre – décembre 2026 — rencontres, lectures et signatures en librairie (calendrier sur demande).

Fiche technique et contacts

LE LIVRE

TITRE	La nuit est un jour comme les autres
AUTEUR	Max Torregrossa
GENRE	Roman
COLLECTION	Littérature française contemporaine
ÉDITEUR	Vérone éditions — 75 boulevard Haussmann, 75008 Paris — editions-verone.com
PARUTION	Octobre 2026 — en librairie le 15 octobre
FORMAT	Broché — environ 420 pages
STRUCTURE	Trois parties, 32 chapitres, narration à la première personne
ISBN	979-10-423-1687-7
DÉPÔT LÉGAL	3 ^e trimestre 2026
PRIX	32,50 €
DIFFUSION	En librairie et sur les plateformes en ligne ; commande auprès de l'éditeur

MATÉRIEL DISPONIBLE SUR DEMANDE

- Exemplaires de presse (papier) et épreuves numériques (PDF).
- Couverture en haute définition ; portrait de l'auteur (crédit à préciser).
- Extraits libres de droits pour citation, dans la limite d'usage.
- Visuels « extraits typographiés » et « le roman vu par ses tableaux » pour les réseaux sociaux.

CONTACT PRESSE

[Nom du ou de la chargé-e de
presse]

[email] — [téléphone]

Service de presse Vérone éditions
75 boulevard Haussmann, 75008 Paris

L'AUTEUR

Max Torregrossa

max@torregrossa.fr

Levallois-Perret, Île-de-France

Disponible pour entretiens, lectures,
rencontres et signatures.

LIENS

Éditeur : editions-verone.com

Culturissime : culturissime.com

La reproduction du *Chardonneret* de Carel Fabritius (Mauritshuis, La Haye) est dans le domaine public.
Couverture © Vérone éditions, 2026. Extraits ©
Max Torregrossa / Vérone éditions, 2026.